

Le patrimoine de l'habitat ouvrier, un sujet de recherches : architecture, idéologie et rapports sociaux¹.

Etudier l'habitat a été longtemps affaire d'anthropologues ou de sociologues. L'historien l'a volontiers cantonné dans les préoccupations de la vie quotidienne, le pittoresque, le trivial. Un de nos objectifs est de montrer que l'habitat est aussi un objet d'histoire, c'est-à-dire qu'il nous permet de comprendre l'évolution des sociétés dans le passé et de déceler la marque du passé dans le présent.

Sujet familier, est-ce un sujet connu ? Il est vrai que la bibliographie existante est considérable, mais de caractère essentiellement monographique. En nous appuyant sur ces études et sur notre pratique du terrain, nous souhaitons démontrer, pour notre part, qu'une approche délibérément comparative nous ouvre des pistes nouvelles, non seulement sur l'histoire de l'habitat, mais aussi sur la société qui en a suscité la formation. Nous formulons l'hypothèse qu'il y a industrie lorsque l'activité est telle qu'elle provoque la concentration d'une main d'œuvre au point que le logement (spontané ou organisé) devient un signe d'identification du lieu (quartier urbain ou en milieu rural) où se produit cette industrie. La multiplication et l'extension de ces concentrations, leur durée dans le temps introduit des variables qui nous conduisent à poser la question de l'existence de situations industrielles avant l'industrie et des caractères propres de l'industrialisation.

C'est donc un sujet d'une grande richesse, qui ne peut se résumer à une lecture architecturale, ou urbanistique. L'habitat ouvrier, c'est-à-dire le logement, et tous les services qui l'accompagnent (ou qui devraient l'accompagner) ne se contente pas non plus d'une analyse sociologique. Il traduit non seulement un niveau d'estime sociale, mais aussi d'implicites (et quelquefois d'explicites) rapports sociaux. Il est le résultat d'une évolution, qui rassemble les revendications des uns et les tentatives de séduction des autres. Bref, la question du logement se trouve à l'intersection de la revendication et de l'ingénierie sociale, terme qui mieux que le paternalisme recouvre l'ensemble des stratégies patronales développées afin d'obtenir, par la paix sociale, la sûreté de la production.

Nous n'avons pas l'ambition de traiter de tout le logement ouvrier, sujet énorme, s'il en est. Nous réduisons notre étude présente au logement ouvrier d'initiative patronale dans le cas des agglomérations ouvrières isolées : villages ouvriers, cités ouvrières, villes-usines, ce dernier cas étant surtout évoqué pour la mise en perspective. En effet, dans les structures d'agglomérations isolées, les questions soulevées par la gestion, l'hébergement, l'acculturation, etc...sont plus simples et plus visibles que dans un milieu urbain, où l'industrie s'insère et se mêle dans un tissu social préexistant.

1. Le temps des manufactures et des premières usines

C'est une commodité que de prétendre faire commencer l'histoire de l'habitat ouvrier avec les manufactures. En fait, l'habitat ouvrier a existé depuis l'aube des temps, et à certaines époques il a pu présenter des aspects très élaborés, comme c'est le cas du village ouvrier à l'époque des pharaons, étudié par Della Monica². On est relativement bien renseigné sur les chantiers d'extraction de minerais ou les carrières de l'Antiquité, mais ce n'est que depuis peu que l'on s'interroge sur la nature de la production économique et des systèmes

¹ Ce texte est le résumé de la communication faite au séminaire du 21 janvier 2006 organisé par le CRESAT. Il se base sur une importante documentation à la fois analytique et comparative, qui manque totalement ici. On renvoie le lecteur aux différents cas évoqués. Ils bénéficient pour la plupart d'entre eux de pages web auxquelles on peut se référer.

² DELLA MONICA, M. (1980) La classe ouvrière sous les Pharaons, Etude du village de Deir el Medineh, Maisonneuve, 199 p.



techniques, dans le cadre d'une histoire du travail renouvelée. On dira, pour délimiter plus précisément le champ d'études que nous exposons ici, que nous étudions plus particulièrement les trois derniers siècles, ceux de l'industrialisation. Le point de départ est celui de la création des manufactures, forme de concentration du travail qui devait exister avant, mais qui reçoit à partir de Colbert une finalité, celle de produire des biens de haute valeur ajoutée qu'il ne sera plus nécessaire d'acheter l'étranger, et d'être la pièce maîtresse d'une politique économique globale, le mercantilisme. Ces entreprises nouvelles ont un statut variable : elles peuvent être royales, recevoir des lettres patentes qui sont l'équivalent d'une reconnaissance de la part de l'Etat, ou être tout bonnement privées³. La manufacture française est un modèle pour certains pays : ainsi, la Russie de Pierre le Grand multiplie les créations de manufactures d'Etat ou privées pour la mise en valeur de l'Oural et de ses richesses minières et métallurgiques⁴ ; au XVIII^e siècle, les Bourbons d'Espagne et d'Italie introduisent les manufactures royales dans leurs Etats pour la promotion des textiles de laine ou de soie que l'introduction des cotons menaçait dangereusement⁵.

Une première constatation est que l'architecture industrielle n'a pas d'identité propre avant le XIX^e siècle. Elle s'inspire de l'architecture rurale, quand il s'agit d'exploitations domaniales (textiles, minières ou métallurgiques) ou elle s'inspire de l'architecture conventuelle ou castrale lorsqu'il s'agit d'exploitations urbaines. Dans le premier cas, c'est une architecture de granges, souvent disséminées le long d'un cours d'eau qui fournit la source d'énergie. L'exploitation textile domaniale y ajoute les prairies, pour le blanchissage des toiles ; la forge domaniale se situe, elle, non loin des forêts qui fournissent le bois de chauffage, et à proximité du lieu d'extraction ou de transformation. C'est dire que l'environnement, que nous qualifions de « naturel » est en réalité un complément indispensable à l'industrie mise en place et qu'il faudrait le considérer aussi comme un patrimoine industriel⁶. Mais, particulièrement fragile, cet environnement a pratiquement disparu. Parmi les sites les plus parlants, les forges de Buffon sont un bon exemple, tout comme les forges domaniales de l'actuelle Haute-Marne⁷. La manufacture de Villeneuve⁸ est, quant à elle, un exemple presque parfait d'un village manufacturier dont l'activité tourne autour des tissages de laine, à partir des filés produits dans les villages environnants, à vingt kms à la ronde.

En ville, la manufacture ne jouit pas du même espace, et donc se resserre à l'intérieur des murs d'un bâtiment en hauteur. Comme il faut concentrer des gens et des machines souvent imposantes, on s'inspire des architectures connues pour abriter des collectivités importantes : les couvents ou les casernes contemporaines. Ce sont des constructions régulières, symétriques, en beau matériau, qui méritent comme à Sedan, pour le Dijonval⁹, d'être appelées châteaux-usines. Mais il existe aussi une foule de situations intermédiaires, qu'évoquent certains quartiers de Rouen, Elbeuf ou Louviers : les architectures locales de torchis et colombages peuvent aussi abriter tout un peuple d'ateliers qui dans certains cas prennent l'importance de véritables manufactures.

³ En l'absence d'une mise au point contemporaine, on se reportera aux études de :

BOISSONNADE, P. (1977) *Le socialisme d'Etat*, Champion, 1927, reprint Slatkine, 380 p.

MARTIN, G. (1978) *La grande industrie sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1899, reprint Slatkine, 446 p.

MARTIN, G. (1979) *La grande industrie sous le règne de Louis XV*, Paris, 1900, reprint Slatkine, 402 p.

⁴ PORTAL, P. (1950) *L'Oural au XVIII^e siècle*, Paris, 434 p.

⁵ DOREL-FERRE, G (2006) « Les utopies industrielles : la circulation des modèles entre l'Europe et l'Amérique » DAUMAS, J.C. *La mémoire de l'usine*, Presses Universitaires de Besançon, pp 301-312

⁶ Voir à ce sujet la thèse stimulante de :

BURIDANT, J. (2005) *Espaces forestiers et industrie verrière XVII-XIX siècles*, L'Harmattan, 416 p.

⁷ ALVES, G. et alii, (1997) *La métallurgie en Haute-Marne*, Cahier du patrimoine, 48, 305 p.

⁸ DIFFRE, S. (1997) *Villeneuve, 1674-1954, La manufacture royale de Villeneuve en Languedoc*, Gignac, 318 p

⁹ (1984) *La manufacture du Dijonval et la draperie sedanaise*, Cahier de l'Inventaire, 2, 112 p.



Dans un tel contexte, l'habitat ouvrier est une réalité qui émerge tout doucement. Si l'artisan loge son compagnon, suivant des formules diverses qui vont du grabat de soupente à la chambre équipée, la manufacture ne loge pas tous les ouvriers, mais seulement le personnel d'entretien et les responsables des différents stades de la fabrication. C'est le cas à Villeneuve, aux forges de Buffon ou à la glacerie de Saint Gobain. Cela n'empêche en aucune façon l'existence de services mis à dispositions de l'ensemble de la communauté ouvrière. Ainsi, la chapelle patronale peut être ouverte à tous, pour les principaux services religieux, comme au Moulin papetier de Farreras, à Capellades¹⁰ ; ou encore, une bibliothèque peut-elle être fondée pour être ouverte à tous, dès le XVII^e siècle, sur le site des mines de plomb de Wanlockhead, au sud de Glasgow.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, cependant, on relève, à côté des constructions déjà signalées, plusieurs créations dans le sens d'une recherche de la forme la plus adaptée à l'activité industrielle naissante. Ces cas exceptionnels par leur ambition et leur envergure posent la question des modèles et des sources d'inspiration des architectes du XVIII^e siècle. Les manufactures de Castille semblent être les plus anciennes tentatives d'une architecture renouvelée, avec San Fernando de Henares et Brihuega (1750) dont les plans circulaires semblent dus à des élèves formés à Madrid par le grand architecte turinois Juvara¹¹. Un quart de siècle plus tard, Ledoux édifie sa fameuse saline, qui n'est en rien une ville-usine mais une manufacture, ne logeant toujours pas la main d'œuvre mais les spécialistes chargés de la maintenance. Par contre, à la fin du siècle, le projet inachevé de San Leucio, près de Naples est bien le point de départ d'une ville-usine, où, suivant le règlement édité en 1789, seuls ceux qui travaillent –mais tous ceux qui travaillent - à la manufacture ont le droit d'habiter la cité ouvrière¹².

2. Au XIX^e siècle, la question du logement à l'ordre du jour, mais pas dans les faits.

A la fin du XVIII^e siècle, New Lanark¹³ s'impose comme un modèle nouveau d'usine fonctionnelle. Etirée le long de la Clyde, qui fournit l'énergie dont l'usine a besoin, la cité ouvrière, faite de longues rangées d'immeubles, ne présente pas de caractère architectural particulier. Les appartements, destinés pourtant à des familles nombreuses, sont exigus. Pourtant, c'est là que Robert Owen met en place quelques-unes des composantes de ce que l'on appellera un peu vite le paternalisme, et qui est, pour l'illustre socialiste utopique, une volonté de socialiser une main d'œuvre étrangère au travail industriel. Aussi, l'édifice dont l'architecture souligne la particularité est non l'immeuble d'habitation ni l'usine, mais la Maison pour la formation du caractère, que son portail en forme de fronton antique couronne. Là, on enseigne, on se rassemble pour discuter ou pour prier si l'on veut, on s'instruit. Owen scolarise les enfants qui ne doivent pas selon lui aborder le travail en usine trop précocement. Son initiative étonne, séduit, on vient voir de partout ces enfants d'ouvriers qui chantent et qui dansent. Mais le conseil d'administration de New Lanark ne l'entend pas de cette oreille : une politique sociale, c'est cher. Owen lassé abandonne les lieux pour tenter de réaliser son rêve outre-Atlantique. La rentabilité ouvrière était-elle fonction d'une éducation ou suffisait-il d'exiger une discipline ? Entre les utopistes et les pragmatiques, c'est tout le XIX^e siècle qui débat, sans aboutir à une

¹⁰ DOREL-FERRE, G. (2005) « En Catalogne, les moulins à papier de Capellades : continuité, modernité et patrimoine » dans *L'Archéologie Industrielle en France*, 47, pp 8-13

¹¹ DOREL-FERRE, G (2006) « Les utopies industrielles : la circulation des modèles entre l'Europe et l'Amérique » DAUMAS, J.C. *La mémoire de l'usine*, Presses Universitaires de Besançon, pp 301-312

¹² RUBINO, G. (2004) *Le fabriche del Sud*, Napoli, 359 p.

¹³ DUPUIS, S. (1991) *Robert Owen, socialiste utopique 1771-1858*, Editions du CNRS, 357 p.



position définitive : valoriser les expériences, n'est-ce pas le meilleur moyen de faire comprendre qu'elles ne peuvent se généraliser¹⁴ ?

New Lanark introduit une longue série de villages au bord de l'eau. Ce type d'agglomération, isolée, dont la morphologie rappelle plutôt la ville que le village, va connaître une ample diffusion, et contribuer à la formation d'un paysage particulier, celui des vallées industrielles. Que l'on soit dans les Vosges, en Italie du Nord ou en Nouvelle Angleterre, ce système est immédiatement identifiable¹⁵. Dans certains cas, il a pu donner lieu à de véritables villes-usines, comme c'est le cas dans l'arrière-pays de Boston, à Lowell, à Manchester etc.

En Europe, la concentration la plus spectaculaire est sans doute celle des colonies industrielles catalanes, qui investissent les cours moyens des rivières de la Catalogne intérieure à une date déjà tardive, à partir de 1875, alors que le phénomène est largement connu depuis au moins un demi-siècle ailleurs. Dans la petite centaine de villages ainsi formés, on rencontre tous les degrés du logement ouvrier, assorti d'une gangue paternaliste plus ou moins élaborée. Il est vrai que le système est surtout efficace au début du XX siècle, quand l'activité économique bat son plein.

Par contre, les lieux d'extraction minière et de transformation ont donné des villages qui s'étirent dans un espace sans limite. Ce sont les corons, qui alignent un habitat uniforme, dans un esprit total d'économie et d'égalisation sociale. Comme pour les villages du textile, qui ont orné avec un certain faste les lieux de pouvoir (maison de maître, église) ou les lieux collectifs (salle de réunion, coopérative) les villages des mines ou des hauts-fourneaux présentent quelques points d'ancrages au regard. Pourtant, rares sont ceux, qui comme au Grand Hornu ou à Bois du Luc, les deux sites près de Mons, en Wallonie, présentent une recherche architecturale remarquable. Si à Grand Hornu c'est l'usine qui est le centre signifiant, à Bois du Luc, tout l'effort de se porte sur les *carrées*, ces habitations qui ensèrent les jardins à l'intérieur de leur géométrie¹⁶. Ce sont deux réalisations du premier tiers du XIX siècle. On aura moins d'imagination par la suite.

Dans un tel contexte, le Palais social de Guise, construit entre 1865 et 1885¹⁷, est un cas particulier. Voulu par un artisan sorti du rang, mais dont le succès industriel a assuré la base économique nécessaire, le Palais social est une œuvre datée, parce que d'inspiration fouriériste et élitiste, car on n'y a logé qu'une partie de la main d'œuvre, celle qui, du fait qu'elle était logée, avait accès aux « équivalents de la richesse » et à la répartition des bénéfices. Elle n'en reste pas moins une réalisation d'un intérêt exceptionnel dans la mesure où sont mises en œuvre les idées des hygiénistes, qui pendant tout le siècle, avaient recommandé les pièces ventilées et aérées, la cuisine et la lessive en-dehors de l'appartement pour ne pas accumuler mauvaises odeurs et humidité ; l'élimination des ordures ; les douches et les toilettes séparées. Au Familistère, le niveau de confort mis à la disposition, d'une minorité il est vrai, rivalisait avec celui des hôtels particuliers parisiens les plus modernes¹⁸.

¹⁴ Il n'est que lire le rapport de l'Exposition Universelle de 1867 consacré au logement ouvrier. Voir le texte en ligne sur le site de la bibliothèque numérique du CNAM. Les réalisations de la première moitié du XIX siècle sont rares et de proportions modestes.

¹⁵ DOREL-FERRE, G. (1993) « Les colonies industrielles textiles en Catalogne : étude comparée, Italie, France, Etats-Unis » dans DOREL-FERRE, G. (dir), *Villages ouvriers, utopie ou réalités ?* pp 121-131

¹⁶ LIEBIN, J. (1993) « Les sociétés charbonnières de Mariemont et de Bois-du-Luc, les villages ouvriers, pragmatisme et idéologie » dans DOREL-FERRE, G. *Villages ouvriers, utopie et réalités*, pp 161-168

¹⁷ L'essentiel, le Palais Social proprement dit date du début des années 1870.

¹⁸ DOREL-FERRE, G. (2002) « Godin, à la rencontre de l'innovation sociale et de l'innovation technologique » *Communication et organisation*, 1er semestre, GRECO, Université de Bordeaux 3, pp.38-60



Ainsi, à part quelques cas de figure comme celui-ci, l'habitat ouvrier en village isolé n'apporte pas une grande variété : concentré sur le versant d'une vallée, étalé en plaine... Une troisième forme est proposée depuis le premier tiers du XIX siècle, mais dans un contexte urbain : celui des maisons de la firme DMC à Mulhouse¹⁹. Il s'agit de maisons accolées 4 par 4, disposant chacune d'un jardinet, et qui peuvent être en accès à la propriété. C'est ce type de maisons que Menier adoptera pour les ouvriers de la chocolaterie de Noisiel²⁰ près de Paris, et que l'industriel Crespi appliquera dans sa cité ouvrière textile près de Bergame²¹. D'une façon générale, les logements sont petits, l'équipement sommaire. Il représente toutefois un progrès indéniable par rapport à l'offre de logement pour les ouvriers et les gens modestes. Il coûte peu en terme de loyers et en terme d'entretien, assuré par l'entreprise. Enfin, une série d'équipements non négligeables le complètent, dont l'école et l'économat. On a parlé, à propos de tous ces villages ouvriers, de paternalisme. Sans vouloir diminuer toute la part personnelle apportée par l'entrepreneur, il s'agit de la prise en main par le patron d'une suite de domaines que l'Etat ne s'autorise pas de prendre, soit par respect de la propriété privée, ou n'est pas capable d'assurer, du fait de ses propres carences. Ce dernier point est particulièrement illustré par les villages ouvriers catalans.

3. Au XX siècle, répondre au mouvement ouvrier : l'ingénierie sociale

Ce qui change, au tournant du siècle, c'est une plus grande prise de conscience de cette question tant débattue et si peu résolue, la question du logement. Mais désormais, d'autres paramètres interviennent, notamment le souci de la vie privée. Bien sûr, cet aspect avait été abordé précédemment. En 1876, un plan exceptionnel montre un projet de Nuova Schio²², véritable préfiguration de ce que sera trente ans plus tard, la cité-jardin. De même, si l'on note, au cours du siècle, un vrai progrès dans la conception de l'appartement ordinaire, avec la cuisine séparée, la chambre des enfants distincte de la chambre des parents, déjà est posée la question d'un endroit où l'on se lave, qui n'est pas encore la salle de bain, mais qui en fait fonction. La cité-jardin d'abord inventée pour désengorger les grandes agglomérations urbaines devient une forme de logement à la fois héritière des constructions patronales et des associations philanthropes²³. C'est sur ce mode que sont reconstruites les cités minières qui avaient été détruites lors de la Ière Guerre Mondiale ; c'est aussi sur ce mode que l'on bâtit quelques-unes des cités-jardin emblématiques de l'après-guerre que sont Chemin Vert à Reims ou la cité de la Compagnie du Nord à Tergnier²⁴. C'est également en se référant à la cité-jardin que des quartiers urbains vont voir le jour comme la cité de Suresnes ou celle de Fontenay, à la différence que ce sont des institutions d'Etat ou proches d'elles qui vont les prendre en charge. Aussi ne peut-on plus parler de paternalisme : des préoccupations analogues vont se traduire dans l'espace, aussi bien dans les cités patronales que dans les cités d'HBM : il s'agit de loger, certes, mais aussi d'éduquer, au sens le plus global et le plus noble du terme. On ne se contente pas d'accueillir les enfants dès le plus jeune âge : on va voir les mères chez elles, on les rassemble pour des cours de puériculture et d'enseignement ménager, on distribue les prix aux maisons les mieux tenues... On ne se contente pas de garnir une bibliothèque : on accueille des conférenciers et des spectacles de théâtre, suivant un programme éducatif précis. Les hommes sont rassemblés, eux, autour du bricolage et du jardinage. Mais le jardin n'est plus l'appoint à un maigre salaire. Il est devenu un jardin

¹⁹ JONAS, S. (1994) « Les villages ouvriers et Mulhouse, 1830-1930 » dans DOREL-FERRE, G (dir) *Villages ouvriers, mythe ou réalités*, AIF, n°24-25, pp.182-201

²⁰ VALENTIN, M. La chocolaterie Noisiel, 1994, Images du Patrimoine, 76 p.

²¹ Il s'agit de Crespi d'Adda, récemment inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO

²² FONTANA, G.L. (coord) (1985) *Schio e Alessandro Rossi*, 2vol. Rome, 1487 p.

²³ Collectif *Cités, cités-jardins, une histoire européenne*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, 262 p.

²⁴ DOREL-FERRE, G. (dir) (2002) La cité-jardin, une histoire ancienne, une diée d'avenir, Les Cahiers de l'APIC, n°3, 156 p.

DOREL-FERRE, G. (2002) « Chemin Vert, une cité-jardin ? » dans DOREL-FERRE, G (dir) *La cité-jardin...* opus cité, pp 39-54



d'agrément, et l'on fait des concours, entre cités-jardins pour récompenser les plus beaux jardins de fleurs. A l'ouvrier modèle a succédé le modèle de la petite bourgeoisie.

On peut avancer alors le concept d'ingénierie sociale, ensemble de stratégies que les patrons et l'Etat mettent en place pour répondre à des attentes qui s'étaient exprimées avec plus ou moins de force avant la guerre, et qui désormais sont reprises par un ennemi organisé qui conteste les fondements mêmes de la société : le communisme. Dans les pays où la contestation est la plus rude, la sophistication des réalisations patronales, qui font de leurs villages de vrais programmes sociaux, peut atteindre des sommets, comme à Valdagno, près de Venise, où la cité est somptueusement aménagée dans les années 20 et les années 30. En Catalogne, où l'industrie textile mène l'économie, et repose sur une main d'œuvre féminine moins docile qu'on a voulu le faire croire, la Colonia Vidal met en place une *Casa de la Dona*, une maison de la femme, où tout ce qui est féminin est accueilli et éduqué par des religieuses cloîtrées. L'idéologie dispensée est une véritable préfiguration de ce que sera peu après l'idéologie phalangiste de la femme, celui de l'ouvrière honnête qui ne s'arrête pas sur le chemin entre sa maison de l'usine et qui n'écoute pas les sirènes de la contestation syndicale ou politique étalée dans les cafés.

Un bref regard jeté sur des réalisations de villages ouvriers hors d'Europe occidentale nous apporterait bien des éléments pour enrichir notre typologie. Dans les villages miniers du salpêtre dans le Chili du Nord, les équipements variés qui desservent les villages des années 30 sont une réponse à l'intense contestation ouvrière de la fin du XIX siècle et du début du XX siècle, qui d'une certaine façon avait culminé avec le massacre des ouvriers réfugiés dans l'école Santa Maria de Iquique, en 1907. Les villages du cuivre, comme Sewell, offrent un tout autre profil, avec un équipement très élaboré, mais émanant des nord-américains qui exploitaient le gisement, sous le signe de la ségrégation la plus totale. Le seul lieu où les ouvriers chiliens rencontraient les cadres nord-américains, c'était *le palitroque*, le bowling.

A l'Est, l'Union Soviétique assimilait les leçons de la cité-jardin, revue et corrigée par le Bauhaus et par la tendance au gigantisme des entreprises russes. La somme de leurs expériences nous parvient peu à peu, au fur et à mesure que se lèvent les interdits et les obstacles à la circulation. A côté des villes-usines qui se sont multipliées à partir du XVIII siècle, on a là toute une typologie de la ville-jardin centrée sur la maison de la culture aux allures de palais et du terrain de sport, lui aussi traité de façon monumentale. Ces réalisations colossales méritent d'être intégrées dans notre raisonnement. Elles sont le prolongement de tout un ensemble d'idées, d'idéaux, pourrait-on dire, qui ont été abandonnées en Europe occidentale dès la fin des années 30 parce que loger et instruire, cela coûtait trop cher.

Au lendemain de la deuxième guerre, l'Etat, en France, avait pris à son compte les politiques sociales, hygiéniques et éducatives que les entreprises avaient assurées jusque-là. Face à la terrible crise du logement, des cités avaient été édifiées à grande échelle, sans équipement particulier. A la fin des années 50, on avait même affecté à ces constructions le nom de *villes ou cités-dortoir*. Ce même mouvement est en train d'emporter aujourd'hui les villes-jardin de la Russie industrielle.

A l'heure où le malaise des banlieues prend des allures de révolte urbaine, un tel sujet d'études ne manque pas de résonances. C'est peut-être cela, les leçons de l'Histoire....

